

Histoire Naturelle

Le chien courant et le maintien du sauvage

par Xavier Legendre, Docteur vétérinaire, Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle.

Montrer qu'en l'absence de grands prédateurs, les chiens d'ordre contribuent au maintien de l'instinct sauvage de la faune chassée dans les espaces ouverts. Dans notre univers civilisé, quelle part laissons nous à la faune sauvage ?

La forte concentration démographique urbaine, accompagnée d'un relatif abandon de vastes territoires ruraux, offre des espaces a priori favorables mais à travers le désir d'un retour aux sources ou les différents loisirs, une pression humaine s'exerce sur ces zones ouvertes, notamment les grandes forêts péri-urbaines, sanctuaires de nos grands ongulés sauvages.

Dans les campagnes aux alentours, des zones d'intense production céréalière en côtoient d'autres traditionnellement vouées à l'élevage et gagnées par la friche, formant une continuité de couverts favorables à la grande faune qui reste malgré tout tributaire de la proximité de ressources alimentaires suffisantes. Là aussi, force est de constater qu'un développement parallèle des axes de communication rapide, tout en facilitant les pénétrations, cloisonne dramatiquement l'espace vital des espèces, particulièrement des plus grandes.

Ajoutons à cela une sacralisation de l'animal sauvage par les médias à travers l'accès quotidien à des images assorties d'affligeants commentaires anthropomorphiques. A cet animal, quasiment virtuel, les adeptes d'une nature idyllique souhaitent naturellement imposer leur concept d'un bien-être identique à celui qui les entoure.

La disparition des super prédateurs devrait-elle alors être vécue comme un progrès ou une régression et, dans cette dernière alternative, quel rôle nos carnivores domestiques peuvent-ils encore jouer ?

Le statut d'animal sauvage

Chaque être vivant doit bien entendu mourir et s'intégrer, directement ou pas, dans la grande chaîne de la prédation. Vivant en interaction avec les autres espèces il supporte en permanence le poids d'une compétition inter spécifique dans un milieu où domine un principe immuable : manger ou être mangé. Il en résulte un équilibre fragile où chacun occupe une place déterminée pour laquelle il se trouve en quelque sorte programmé. Depuis des milliards d'années, au gré de mutations génétiques favorables, les espèces vivantes ont ainsi subsisté en s'adaptant au mieux aux variations de l'environnement. Ce phénomène rythmé par la succession des générations fait que certaines d'entre elles

disparaissent tandis que d'autres apparaissent, se transforment, et occupent les places laissées vacantes selon les processus des lois de l'évolution.

Avant de disparaître, les êtres vivants remplissent donc sur terre une double mission : celle de maintenir les équilibres et celle de perpétuer les espèces en transmettant à leur descendance les meilleurs gènes susceptibles d'en assurer la pérennité. Au terme d'une compétition, intra spécifique celle-ci, ils participent ainsi activement au maintien d'un patrimoine planétaire immensément riche, la biodiversité.

Des acquis anatomiques et fonctionnels

Intéressons nous plus particulièrement à l'évolution des ongulés herbivores, notamment des cervidés que l'on prendra en exemple, à la fois pour une passion envers l'animal et pour la charge symbolique qu'il représente.

On pourrait en fixer un « début » il y a 60 millions d'années, suite au vide créé par la disparition des dinosaures, formidable opportunité qui permet en effet aux mammifères de se diversifier et de coloniser la plupart des milieux. Ceux qui adoptent un régime herbacé s'inscrivent définitivement dans la catégorie des proies et au cours de millions d'années, à l'occasion de multiples mutations réussies, perfectionnent des stratégies de survie face à la menace permanente des prédateurs. Dans cette lutte impitoyable, les plus forts, ceux qui survivent le plus longtemps, développent et transmettent à leurs descendants leurs meilleurs atouts.

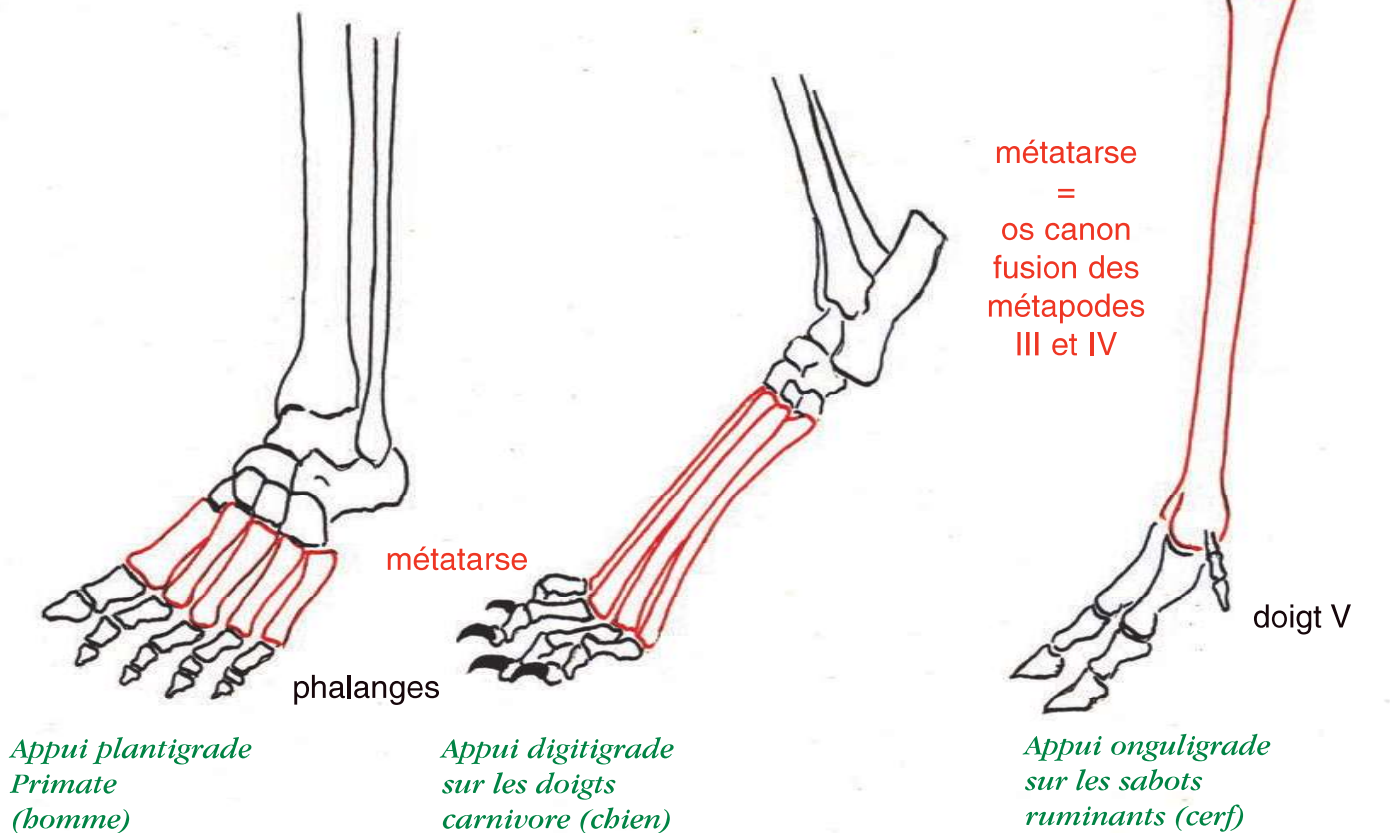
Les territoires herbacés plutôt ouverts les exposent à un danger permanent : certains ont donc « inventé » la rumination afin de pouvoir rapidement ingérer la quantité nécessaire et aller ensuite digérer à l'abri du couvert végétal.

Ils apprennent à vivre en groupes, élaborent une hiérarchie qui affermit les structures sociales et amplifie la qualité de la vigilance. Grâce à des « améliorations » anatomiques et neurologiques, leurs sens se perfectionnent. Une longueur accrue du cou permet de brouter au sol et en relevant la tête d'embrasser rapidement l'horizon avec un angle visuel très large. Une ouïe et un odorat hypersensibles permettent une détection infaillible de la proximité de prédateurs et une réaction par l'alerte et la fuite.

Pour cela, les animaux herbivores acquièrent aussi des perfectionnements à la locomotion. Leurs métapodes



Différents types d'évolution du pied



fusionnent pour former l'os canon. Prenant alors appui sur l'extrémité des doigts revêtue d'un sabot, ils deviennent unguligrades et performants pour la course rapide, le saut ou la nage...

Des acquis physiologiques et comportementaux

Sur un autre plan, des adaptations physiologiques leur permettent de mobiliser ultra rapidement leurs ressources pour réagir instantanément et positivement à toute agression dans ce monde sauvage : c'est l'effet bénéfique du stress, mécanisme de défense et de survie certes primitif mais tout à fait adapté au contexte originel et qui permet, au-delà de l'état d'éveil, de déclencher les processus d'un instinct de survie et de faire face au danger. Le stress peut en effet se définir comme un ensemble de réactions physiques, chimiques et émotionnelles causant des tensions d'ordre musculaire ou mental lorsque l'animal perçoit un stimulus extérieur, un signal d'alarme.

Une situation de stress implique toujours une stimulation de l'hypothalamus, c'est-à-dire de la partie la plus ancienne du cerveau, celle située juste au-dessus du

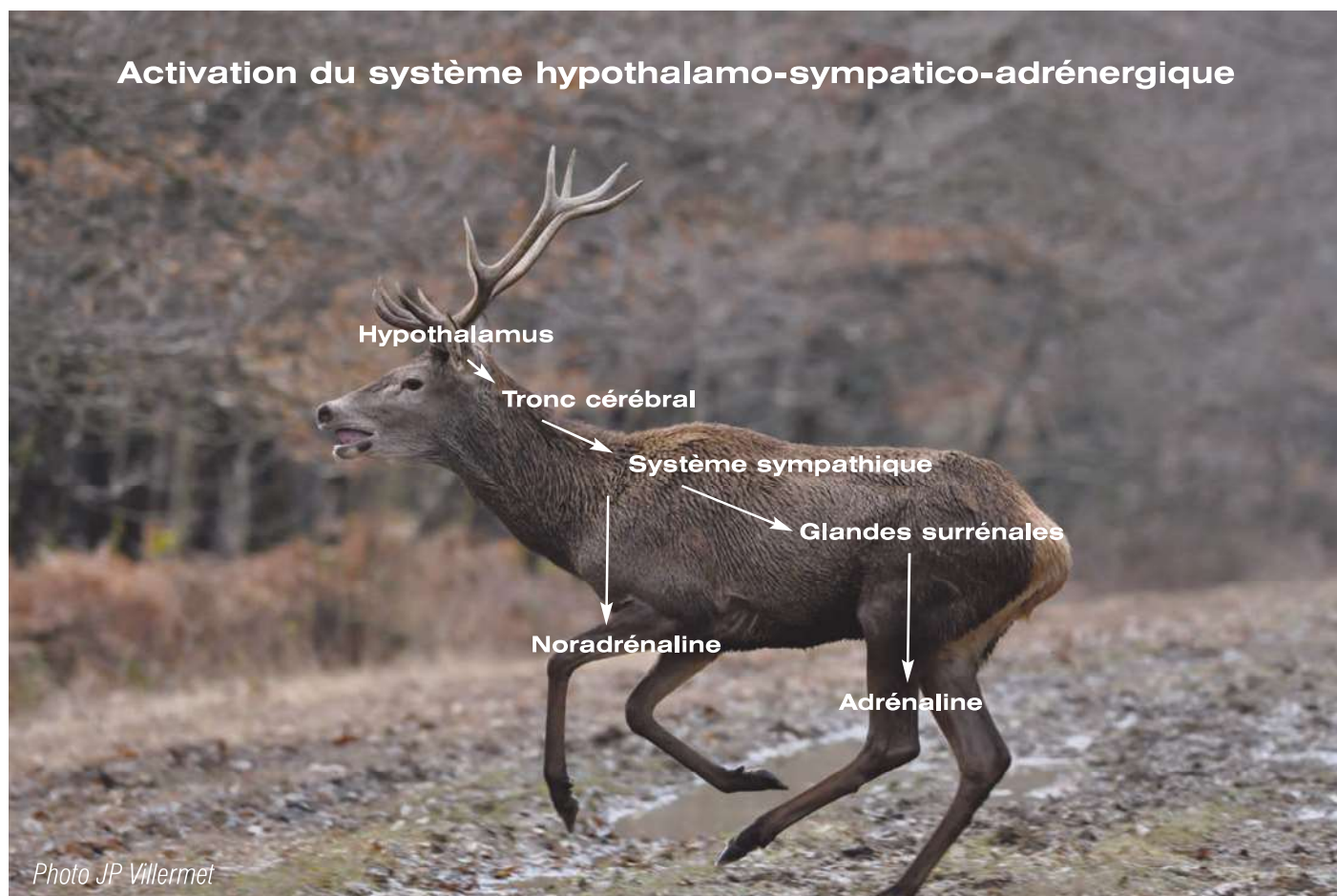
tronc cérébral, dans les territoires dits reptiliens. Dès la détection d'une situation de danger, ou de l'interprétation comme telle, s'enclenche tout un processus instinctif de survie qui se traduit par la production de substances spécifiques grâce à une succession de mécanismes neuro-endocriniens :

- En premier lieu, une activation du système hypothalamo-sympathico-adrénargique, lequel libère par le biais des glandes surrénales la noradrénaline et l'adrénaline. Ces catécholamines passent dans le sang et stimulent à leur tour des récepteurs, provoquant une augmentation du débit cardiaque, une dilatation des bronches et une vasoconstriction.

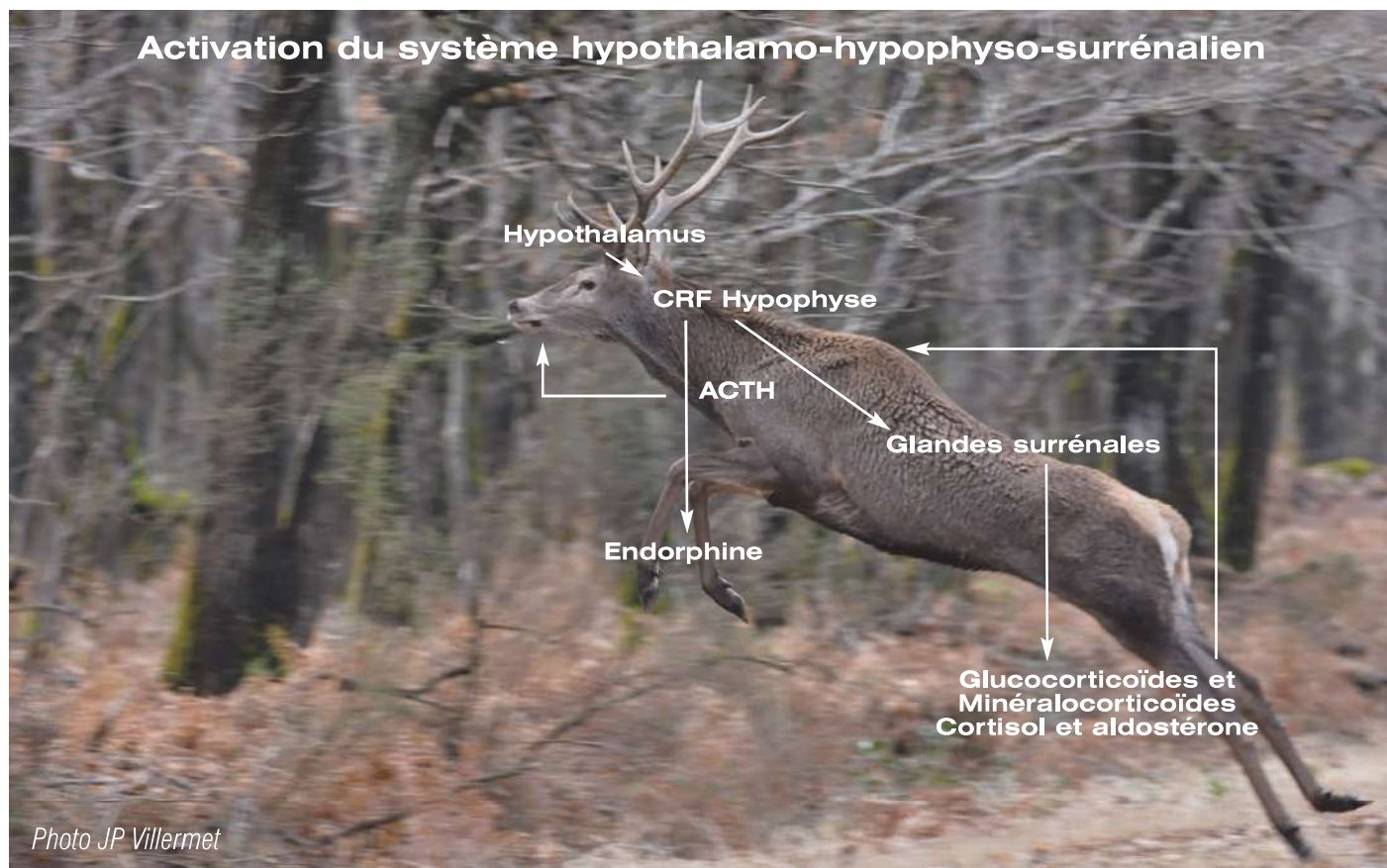
- En second lieu, une activation du système hypothalamo-hypophyso-surrénalien, agissant sur une autre partie des glandes surrénales pour provoquer la libération de cortisol, une cortisone naturelle aux effets anti-inflammatoires puissants mais aussi active sur le taux de sucre, les ions sodium et potassium et celle d'aldostérone, hormone ayant elle aussi une action sur les ions sodium et potassium.

Ainsi, lors d'une agression violente, grâce au stress induit les capacités augmentent, notamment celles permettant une fuite rapide. Le cœur devient plus efficace, les bronches dilatées facilitent l'apport d'oxygène, la

Activation du système hypothalamo-sympatico-adrénergique



Activation du système hypothalamo-hypophyso-surrénalien





douleur paraît atténuée par la libération d'endorphines ou morphines naturelles ; l'apport en sucre est augmenté et le temps subit une distorsion qui permet de pouvoir appréhender, en un même délai, plus d'informations que normalement. Le stress animal défensif émane donc d'un niveau cérébral fonctionnant de manière essentiellement inconsciente et instinctive, ne nécessitant aucun apprentissage et n'en permettant aucun, ce qui explique le caractère peu contrôlable, du moins directement, des vécus et impulsions qui en proviennent.

Dangereux s'il est dépassé, le stress apparaît fondamental au maintien de l'intégrité de l'animal sauvage qui ne le vit, pour l'essentiel, qu'en contexte de danger immédiat, pour préparer son corps à courir pour échapper au pire. Car dans ce monde sauvage-là, celui dans lequel ces mécanismes primitifs de survie ont été sélectionnés selon les lois de l'évolution des espèces, il suffit ordinairement d'une fois, d'une seule erreur, pour mourir !

Stress et évolution de l'espèce

L'action des catécholamines et des hormones explique d'ailleurs la toxicité du stress lorsque celui-ci devient permanent et qu'en absence d'un effort physique associé les substances libérées ne sont pas consommées par l'organisme. Ce stress prolongé peut être par exemple consécutif aux dérangements lourds et incessants, à la menace d'un danger permanent mal identifié, à une compétition inter ou intra spécifique trop intense, à une perturbation profonde des rythmes d'activité... Mais si trop de stress apparaît donc néfaste au bien-être physique et psychologique de l'animal, il en va de même pour trop peu de stress. Plusieurs études

menées sur des mammifères ont en effet montré qu'un stress modéré pouvait augmenter la résistance à certaines pathologies, alors que des individus non stressés se trouvaient significativement plus vulnérables dans ces mêmes limites. Il s'agit évidemment du « bon » stress, appelé « eustress » par les scientifiques, celui qui favorise la prudence, le comportement d'alerte et conduit souvent à une plus grande performance cognitive.

Au fil de l'évolution, avec le développement de la vie en hardes, le perfectionnement des structures cérébrales a en effet permis un meilleur contrôle du territoire de pâture. Plus globalement, l'augmentation des capacités adaptatives a réduit et modulé la forme et le rôle des mécanismes primitifs du stress.

Les animaux que nous connaissons et observons aujourd'hui n'ont pas significativement varié : leur com-



portement quotidien d'animal sauvage, comme celui de leurs ancêtres, reste fondamentalement celui d'un herbivore guidé en permanence par l'opportunité d'une confrontation avec un prédateur, phénomène qui n'est pas anormal en soi, simplement potentiel. En marge du stress vécu comme la réponse immédiate à une situation d'urgence, ce comportement en tant que tel prend la forme d'une réponse acquise grâce à l'expérience du groupe et susceptible d'être transmise à travers les générations : discrétion, éveil permanent, connaissance des refuges, etc.

En absence de prédation, l'animal sauvage peut-il alors conserver sur le long terme son intégrité physique, physiologique et comportementale et plus encore la transmettre à sa descendance. Est-il cohérent de continuer à entretenir ses aptitudes avec des carnivores domestiques à l'image d'une sollicitation par les prédateurs ancestraux.

Les carnivores également adaptés

Eux aussi ont adopté diverses stratégies pour maîtriser leurs proies. Chez certains, la technique s'apparente à la chasse individuelle à l'approche ou à l'affût, chez d'autres davantage à la chasse collective, ce qui leur permet d'attaquer des proies plus lourdes et potentiellement plus fortes. Pour les canidés ou des espèces proches apparaît la notion de meute et on observe un phénomène de convergence à travers les continents comme par exemple les loups américains ou européens, les dhôles indiens, les lycaons africains, les dingos australiens.

Dans ce type de prédation la meute chasse en jouant sur les complémentarités entre individus, mélangeant la menée à vue, le pistage par l'odorat, l'embuscade, car bien entendu il s'agit d'agir efficacement en dépensant le moins d'énergie possible donc de limiter la durée et la difficulté de la poursuite. Et si cette poursuite n'entraîne pas les mêmes clameurs que celles d'une meute de saintongeois bien gorgés, les meneurs signalent néanmoins leur course par quelques cris afin de renseigner les postés sur l'évolution du parcours dont la finalité reste la même, faire succomber la proie sous le nombre.

D'une manière générale, la meute essaye donc d'isoler un animal du troupeau ou de la harde en repérant d'emblée celui le plus à sa portée : un jeune, un vieux, un animal affaibli ou blessé ce qui réduit en outre les risques de propagation d'épidémies. Cette prédation participe donc à la régulation des populations dans le cadre d'une sélection naturelle en éliminant prioritairement les sujets les plus faibles, ceux dont la transmission des gènes n'est pas souhaitable.

Une meute de chiens courants peut-elle jouer un rôle de « voirie » identique et contribuer au maintien des aptitudes de l'animal sauvage en tant que proie dans son environnement ?

Maintien de la vigilance et des aptitudes à la fuite

Dans la plupart de nos forêts, en raison de la proximité d'activités humaines, les cervidés sont confrontés à de fréquents dérangements envers lesquels ils réagissent différemment. Très vite ils apprennent à anticiper le danger et détectent immédiatement tout changement dans un environnement qu'ils connaissent comme sécurisé. Ils distinguent par exemple d'emblée et de loin la randonnée sonore sur des sentiers connus de l'intrusion discrète d'individus sous bois. Fréquentant des gagnages découverts, ils semblent indifférents au passage d'un flux de véhicules mais perçoivent le moindre ralentissement suspect et adaptent leur distance de fuite en conséquence.

En présence de carnivores domestiques, ils savent parfaitement faire la part des choses entre les chiens de promeneur, les chiens errants, les meutes en tout genre et adopter les différentes phases d'une fuite plus ou moins longue en fonction du niveau de danger perçue. Capables de faire face à un danger négligeable voire même le repousser, ils peuvent aussi bien se lancer dans une fuite éperdue, jusqu'au bout de leurs forces s'ils pressentent un danger mortel, sachant d'ailleurs apprécier ce même danger quand il ne les concerne pas. Prenons en pour preuve la relative passivité d'une harde d'où vient de se déharder un animal chassé et contemplant, immobile, comme plus concerné, le passage de la meute collée à la voie.

Ces diverses sollicitations, si elles ne sont ni permanentes ni violentes contribuent à maintenir un niveau de vigilance élevé et supportable que l'on a décrit comme stress doux, état lui-même préparatoire au stress violent nécessaire à la survie. Elles induisent le comportement de prudence permanente qui caractérise les cervidés.

A la fois inné, cet héritage de millions d'années d'évolution modelé par la confrontation probable avec un prédateur se trouve entretenu par l'apprentissage sur le terrain. Depuis leur plus jeune âge, guidés par leur mère, puis au sein de regroupements familiaux et de hardes d'adolescents, les cervidés ont emmagasiné une connaissance des lieux et une expérience collective qui détermine toutes leurs activités : se rembucher, se coucher le vent dans le dos pour assurer leur sécurité, et surtout développer des ruses pour échapper à leurs poursuivants, ruses d'autant plus efficaces qu'ils disposent d'un vrai territoire. D'un naturel grégaire, ils recherchent naturellement la sécurité du groupe social, c'est la recherche du change ; ils tentent de creuser la plus grande distance avec leurs poursuivants, c'est le forlonger ; ils apprennent dès leur jeune âge à retenir leur odeur en se rasant, en utilisant l'eau ou à la brouiller par des retours, créant des défauts...

La présence occasionnelle d'une meute de chiens courants, danger « naturel », contribue sans aucun doute à maintenir l'intégrité sauvage des cervidés en sollicitant cet ensemble de défenses comme un authentique patrimoine. Dans les territoires uniquement chassés à





l'approche ou à l'affût, les animaux adoptent un comportement bien plus inquiet : l'homme prédateur muni d'une arme à feu est perçu comme un danger différent, imprévisible et la distance de fuite se trouve très allongée (animaux plus stressés?).

Participation à la sélection

D'une manière générale, dans les différents types de vénerie, on ne tient pas compte du sexe de l'animal chassé ni dans une moindre mesure de son âge, ce qui entraîne un prélèvement relativement équilibré puisqu'aléatoire. Tel n'est pas le cas de la vénerie du cerf puisqu'en vertu d'une tradition ancestrale on ne donne à courre que les mâles et encore, pas n'importe lesquels. Les anciens traités de vénerie décrivent d'ailleurs par le menu les subtilités de l'art du valet de limier pour une raison essentielle : on courait à l'époque, et seulement au printemps et en été, exclusivement des cerfs de dix-cors, ce qu'il faut traduire dans ce cas précis par adultes accomplis, autrement dit des animaux de plus de 7-8 ans. Outre le fait qu'ils fournissaient une venaison appréciable, ces animaux lourds étaient plus aisés à forcer avec des chiens plus lents qu'aujourd'hui et probablement capable d'emmener des voies de forlonger très hautes. Ciblée en priorité, cette classe d'âge a sans aucun doute été fortement appauvrie.

Aujourd'hui les loups ont disparu et on ne court pas davantage les biches ou les faons. Sans le rééquilibrage par la chasse à tir, ce type de prélèvement aurait des conséquences désastreuses sur la biodynamique des populations. En revanche, naguère de refus, tous les cerfs coiffés sont désormais courables, y compris et surtout les plus jeunes. La plupart des équipages ayant adopté l'attaque de meute à mort, la majorité des prélèvements s'effectue parmi les animaux à proximité des hardes, c'est-à-dire dans les classes d'âge jeunes, celles des sujets aux aptitudes physiques les plus performantes même si dans ce type d'attaque, où d'une certaine façon la meute choisit, c'est le plus souvent sur le plus faible, celui qu'elle sent davantage à sa portée qu'elle se regroupera. Dans ces conditions, si elle s'affranchit du choix systématique

du meilleur cerf du rapport, la vénerie établit en moyenne un prélèvement relativement représentatif de la structure de la population mâle, ce qui permet à une frange d'animaux de vieillir suffisamment pour atteindre l'âge adulte reproducteur pour la transmission des meilleurs gènes. En entretenant les aptitudes physiques, en les sollicitant à l'image des prédateurs ancestraux, elle détermine surtout une sélection fondée sur des performances physiques, un haut niveau d'aptitudes et non pas sur une conformation de trophée et participe ainsi à sa façon au maintien de la biodiversité.

Conclusion

Les populations de grands cervidés ont considérablement augmenté ces dernières trente années et la question de la régulation ne se pose donc même pas. En l'absence assurément définitive de grands prédateurs, seule la chasse, dans un cadre de gestion concertée des espèces, permet de maintenir ces populations à un niveau tolérable pour le forestier, l'agriculteur et la bonne santé de la population elle-même. Cette régulation ne peut s'effectuer que par une pression de chasse suffisante, forcément à tir compte tenu du prélèvement confidentiel de la vénerie. Mais pour les raisons que nous avons évoquées, il paraît aussi indispensable de maintenir une présence de grands chiens courants dont la vénerie représente l'archétype. Perpétuer cet acte de chasse ancestral et naturel garantit l'intégrité sauvage puisqu'il sollicite et entretient les défenses innées et acquises par le gibier. En outre, en raison de ses exigences territoriales, la vénerie contribue à la libre circulation des animaux, condition indispensable au brassage génétique nécessaire à la survie des espèces.

Dans ces conditions, le seul bien-être à apporter aux animaux sauvages est d'assurer la préservation de leur milieu avec toutes ses composantes. Plutôt que de focaliser l'opinion sur leur mort, tâchons seulement de faire en sorte qu'ils aient une qualité de vie, même si pour leur garantir la seule qui leur convienne, celle d'animal libre, ils doivent payer l'impôt du sang.

X. L

Courtoisie, Colloque «Vénerie»